

ROMAN

LES YEUX MORTS

D'ELSA MARPEAU, ÉDITIONS GALLIMARD (SÉRIE NOIRE), 257 PAGES.



Au XIXe siècle, on pensait pouvoir "lire" dans les yeux des morts, s'imaginant que la rétine captait l'effroi ressenti au moment du crime, et donc enregistrerait l'identité du criminel. Technicien des scènes de crimes, Gabriel Llinski est obsédé par les yeux morts, persuadé lui aussi qu'ils vont lui délivrer leur secret. Sauf que le seul reflet qu'il y voit est le sien. Obsédé par les voix des victimes et celle du criminel, Llinski fonctionne un peu comme un profileur. Incapable de se limiter aux faits, il est à l'écoute de ce qui le dépasse. A cause de ses propres problèmes affectifs et de ses blessures (il est hanté par un fils qu'il n'a pas pu reconnaître), il se sent d'autant plus impliqué dans cette histoire de meurtres qu'une des victimes a l'âge que pourrait avoir son enfant. Il va chercher à découvrir qui a assassiné cet ado à la sortie de l'hôpital Lariboisière en se faisant admettre comme patient au service des urgences. C'est très éloigné des méthodes policières courantes qu'il mènera son enquête, entre raison et intuition. Au-delà de l'intrigue, ce premier roman, très bien documenté et bien écrit, nous plonge au cœur de l'univers glauque et démuné des services d'urgence qui ont du mal à faire face à la misère humaine. Celle qui existe aussi à Paris, derrière les paillettes bling bling. Celle qui nous fait basculer dans la folie, avec ses plaies qui ne se referment que pour mieux ronger l'intérieur comme un rat affamé. A Paris, ville lumière, il y a aussi les ténèbres peuplées de tous ceux que la société a abandonnés, jetés dans les poubelles de la honte, pour ne pas risquer de ternir la poudre aux yeux. Celle qui permet de bien dormir, avec la conscience en paix, parce que la douleur des autres ne doit pas déranger ceux qui ont le cul au paradis. ●



NADINE MONFILS

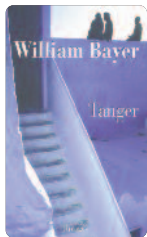
ROMAN

TANGER

DE WILLIAM BAYER, ÉDITIONS RIVAGES, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ETATS-UNIS), 445 PAGES.



Tanger, la belle; Tanger, la misérable; Tanger que le passé a dorée mais dont le futur est aléatoire. Deux quartiers s'affrontent: d'une part, La Montagne, refuge rassurant de riches Européens, et de l'autre, Le Dradeb, cité arabe pourrie. Là, la vie oisive, les passe-droits et le luxe; ici, la lutte quotidienne pour l'eau potable et la survie. Au centre, le quartier administratif où vit l'inspecteur de police Hamid, ébranlé par l'abysse infranchissable qui le sépare des Européens. Meurtres, pillages, prostitution, espionnage, homosexualité ostentatoire, dégoût devant "la façon indécente d'exploiter le vice arabe". Autant d'obstacles, autant d'interrogations auxquels Hamid est confronté. Et pourtant, il l'aime sa ville, ses couleurs, ses parfums, ses formes à la sensualité décadente. Il tente de la comprendre, comme le ferait un homme amoureux; il tente -en vain- de rapprocher ceux qui la composent: Robin Scott, jeune chroniqueur désabusé, "fatigué de la vie et fasciné par son propre désespoir, âme qui a trouvé sa grandeur en se vautrant dans la fange"; Peter Zvegintzov, commerçant russe, ancien d'Indochine qui s'est installé là avec Kalinka, la belle Eurasienne qu'il fait passer pour sa femme; les Frey, anciens Nazis poursuivis par le Mossad ou encore Claude et Jean, "amants tennistiques qui se faisaient la cour sur le court". Roman dense, révélateur d'un système pourri jusqu'à la moelle, roman palpitant construit comme un thriller "où les hordes du tiers-monde se sont dressées, enrégées contre les Occidentaux arrogants et veules". ● M.-D.R.



ROMAN

ALICE KAHN

DE PAULINE KLEIN, ÉDITIONS ALLIA,

128 PAGES.



On en a tous rêvé, l'héroïne d'*Alice Kahn* le fait: quand un inconnu la prend pour une autre à la terrasse d'un café ("Anna?"), elle ne le contredit pas ("Oui, bonjour. Je réponds."). Mieux: elle décide, à la minute même, d'entretenir la méprise pour voir à quelle vie ça peut bien la mener. "Comment s'étaient-ils connus Anna et lui? Peut-être dans une fête, la nuit. Elle doit être l'histoire de la veille. Il l'a connue maquillée, dans le noir, et moi je suis sa suite, son visage du matin, son visage de jour." William est photographe, il sera dorénavant un



pygmalion qui s'ignore: sous son œil (gauche), notre héroïne entame un processus d'imposture qui s'apparente assez vite à une

vraie performance artistique: elle tente d'exécuter à la lettre des consignes mentales qui la feraient se confondre avec la vraie Anna. On ne peut s'empêcher de penser au projet de Sophie Calle, appliquant à son quotidien les instructions littéraires d'un Paul Auster. Avec Pauline Klein, on plonge vraiment dans le monde de l'image: vivant dans un appartement sans aucun miroir, l'héroïne se voit dans les vitrines comme une image glacée à retoucher. Elle s'invente un mentor, Alice Kahn, artiste fictive qui introduit clandestinement des objets à des expositions: une métaphore parfaite de ce qui se joue, par minutieuses imbrications successives, dans la vraie-fausse vie d'une héroïne occupée à se fondre dans un décor qui n'est pas le sien... *Alice Kahn* est un tout petit roman gracieux, piquant, un peu bobo. A lire en terrasse à Saint-Germain-des-Près avec un café serré juste un peu amer. ● Y.P.

◆ PAULINE KLEIN SERA À LA LIBRAIRIE FILIGRANES À BRUXELLES LE 9 OCTOBRE.